# La "question sociale" et l'influence de Paul Golay dans l'œuvre d'Alice Rivaz

Autor(en): **Cambrosio, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870285

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# LA « QUESTION SOCIALE » ET L'INFLUENCE DE PAUL GOLAY DANS L'ŒUVRE D'ALICE RIVAZ

Le père d'Alice Rivaz, Paul Golay, instituteur de formation, s'est activement engagé pour le parti ouvrier. Député au Grand Conseil, il contribue à ancrer la doctrine socialiste dans le Canton de Vaud. À travers des articles percutants parus dans *La Tribune de Lausanne* et la *Gazette de Lausanne*, il dénonce les inégalités sociales et la guerre. L'influence des idées paternelles est présente dans l'œuvre d'Alice Rivaz, même si elles ne constituent pas des thèmes majeurs. La question sociale cependant devient importante quand il s'agit de dénoncer la condition inférieure des femmes dans le monde du travail.

Alice Rivaz, née Golay, eut un père qui témoigna lui-même de réelles qualités littéraires. Instituteur de formation, il se consacra relativement tôt au journalisme politique, métier qu'il exerça jusqu'à sa mort. Ses écrits sont d'un style aisé, percutant, et laissent une large place aux références bibliques. Bien au-delà de la simple argumentation politique, son discours vise à l'élévation morale du lecteur et en appelle à son sens des responsabilités et à son humanité.

Paul Golay est originaire de la Vallée de Joux. Fils d'Auguste-Lindolphe et de Julie-Eugénie Golay, il est né le 21 avril 1877 dans le village de l'Orient. Il grandit dans une famille horlogère de condition modeste. Ses parents sont des membres très actifs de l'Église libre, église dissidente née de la scission avec l'Église nationale en 1845. Sa mère surtout est une pratiquante acharnée et austère qui rêve que Paul devienne évangéliste ou missionnaire. Les vœux maternels ne seront pas exaucés, mais le futur tribun socialiste en gardera une grande connaissance de la Bible, qu'il utilisera plus tard pour confondre ses détracteurs sur des questions de morale.

La crise horlogère des années 1884 à 1890 touche de plein fouet l'économie et les habitants de la Vallée de Joux. Elle provoque un chômage intense, source de misère dans la population. Certaines années, plus de cinquante pour cent des ouvriers de la région sont inoccupés. Cette période marque durablement la conscience de Paul.

Paul était un élève doué et intelligent. Comme il n'a pas la « vocation », sa famille décide de l'inscrire à l'École normale de Lausanne. Être employé d'État est une assurance pour l'avenir, un gage de sécurité. Il obtient une bourse, comme nombre d'enfants pauvres prêts à embrasser la carrière de « régent », puisque le canton de Vaud peine à assurer les effectifs d'enseignants brevetés nécessaires au bon fonctionnement de l'École. Mais Paul Golay s'ennuie mortellement dans cet établissement. Il décide d'ailleurs d'interrompre ses études et part s'installer près de Vevey dans le village de Jongny, où un poste de « régent » a été mis au concours. Il y est rejoint par sa mère qui parvient à le convaincre de terminer sa formation. Il en ressort au printemps 1899 titulaire du brevet d'enseignement primaire, fâché de ses maîtres et de leur ennuyeuse pédagogie. Il aurait bien sûr préféré entreprendre des études universitaires, ce que les moyens de sa famille ne lui permettaient pas.

De 1889 à 1904, Paul Golay est instituteur dans le village de Rovray, près d'Yverdon. Il est bien intégré et exerce la fonction de greffier municipal. En 1900 il prend pour épouse Ida-Marie Etter, de quatre ans plus âgée que lui. La jeune femme est également issue d'une famille membre de l'Église libre. Elle en possède la rigueur morale et l'austérité. Alice Rivaz précise dans *L'Alphabet du matin* qu'elle portait une robe de Quaker, se lavait à l'eau froide et qu'elle refusait d'aller chez le coiffeur. C'est à Rovray, le 14 août 1901, que naît Alice, qui restera leur unique enfant.

En 1904, la famille Golay quitte Rovray pour s'installer à Clarens. La vie mondaine, dans la région de Montreux, y est intense et colorée. Les grèves de 1907 y éclatent comme un coup de tonnerre et la répression policière est des plus sévères. Ces événements marquent profondément Golay. Si ses convictions socialistes étaient déjà bien ancrées, elles ne font que s'affirmer depuis lors. Ces années d'enseignement donnent finalement un bilan contrasté. Si Paul Golay est confronté au conservatisme des élites villageoises et qu'il en souffre, son statut d'enseignant lui offre également des opportunités intéressantes, comme la possibilité

d'écrire dans différents journaux. Ainsi, sa signature apparaît souvent dans le *Semeur vaudois*, hebdomadaire de réflexion et de débat de l'Église nationale. Il y anime une rubrique intitulée « Questions sociales » dont le thème central est le paupérisme des travailleurs et les remèdes qui peuvent y être apportés. En tant qu'enseignant, il est parfois sollicité par différents journaux spécialisés pour exposer son point de vue en matière de pédagogie. Par ailleurs, il travaille comme rédacteur occasionnel pour deux quotidiens d'importance, la *Tribune de Lausanne* et la *Gazette de Lausanne*. Parallèlement à cette activité journalistique, il donne également de nombreuses conférences sur le christianisme social ou l'éducation ouvrière.

Paul Golay excelle dans l'art oratoire et ses conférences sont fort appréciées. Quant à sa plume, elle est alerte, vivante. Son humour et ses traits d'esprit ravissent le lecteur. Mais son propos est aussi souvent corrosif et, au fil des ans, il se fait de nombreux ennemis. Sur pression de la commission scolaire, il est d'ailleurs menacé à plusieurs reprises de révocation par le Département de l'Instruction publique. Parallèlement, toutes ses collaborations journalistiques cessent et il n'écrit bientôt plus guère que dans le *Grütli*, journal du Parti ouvrier de feu Aloys Fauquez.

C'est en 1910 qu'a lieu la grande rupture de son existence. Il quitte la profession d'enseignant pour embrasser celle de journaliste politique. Un millionnaire lausannois du nom d'Anton Suter, généreux mécène déjà à l'origine du financement de la Maison du Peuple de Lausanne, lui propose de devenir le rédacteur en chef d'un nouveau journal socialiste baptisé le *Grutléen*, en référence aux sociétés ouvrières, déjà anciennes, alors connues sous le nom de sociétés Grütli. Dans les milieux de la gauche, il y a alors peu de « lettrés » et il faut une bonne dose d'abnégation pour accepter un travail aussi modestement rémunéré.

Cette décision n'est pas facile à prendre pour un homme ayant charge de famille mais Golay n'hésite plus. Sa femme en est désespérée et une crise violente éclate dans le couple. Celui-ci déménage pourtant à Chailly s / Lausanne et la parution du *Grutléen* commence dès le mois d'août. Ce petit journal ne compte alors que cinq cents abonnés ; il atteindra le nombre de 3000 environ en 1914. Son rédacteur veut lui donner un véritable rôle d'éducateur de la classe ouvrière et en faire le principal instrument de développement du socialisme à Lausanne et dans le canton. Faire dépendre le revenu de sa famille de la survie d'un organe politique

de gauche est un acte périlleux. Le *Grutléen* connaîtra fréquemment des difficultés financières, et la famille Golay aura toujours un train de vie fort modeste.

Paul Golay acquiert rapidement une réputation méritée pour sa verve, la précision de ses idées et la qualité de son écriture. À l'image de nombre d'autres socialistes romands de son époque, il développe un discours antirépressif affirmé et proclame haut et fort son pacifisme radical. La bourgeoisie du canton, mais aussi les anarchistes, voire certains socialistes chrétiens constituent ses cibles favorites et lui valent assez vite de nombreux ennemis. Les articles de Paul Golay parus dans le *Grutléen* font la part belle à des thématiques variées qu'il vaut la peine de mentionner.

La lutte de classe tout d'abord. Elle est au centre des préoccupations du rédacteur du journal. Il la voit comme l'unique voie pour renverser les valeurs de la société bourgeoise de l'époque, mais reste discret quant aux moyens d'y parvenir.

En matière économique, la pensée de Golay est assez superficielle. Pour l'essentiel, elle se résume à la défense du système des coopératives de production et de consommation.

Paul Golay manifeste un très grand intérêt pour la culture, car elle est pour lui le lieu central de la lutte entre les classes sociales. Il est l'auteur d'une pièce de théâtre militante intitulée *Le Calvaire* qu'il fera jouer par des ouvriers à la Maison du Peuple de Lausanne en 1913. Outre ses qualités littéraires, il est aussi un mélomane averti.

Son apport est important et original sur la question des rapports qui doivent s'établir entre socialistes et chrétiens. Dans son esprit, leurs actions doivent tendre vers un but commun, qui est le bonheur et l'affranchissement de l'humanité. Le chrétien doit viser une société progressiste et égalitaire, tandis que le socialiste doit se détacher du matérialisme et ne pas oublier les dimensions morales, humaines et spirituelles de son action.

Ses articles les plus percutants, il les réserve toutefois à l'armée et surtout à la police et aux juges. D'un antimilitarisme relativement classique pour un militant de gauche de cette époque, il deviendra plus tard, sous l'influence de l'avocat et objecteur de conscience Charles Naine, un pacifiste intégral. Quant à la police et à l'appareil judiciaire, le caractère partial de leur action est pour lui révélateur du cancer dont la bourgeoisie est atteinte. Menacée dans ses privilèges, cette dernière révèle sa nature profonde et se comporte de manière totalitaire et antidémocratique.

La lutte entreprise par Paul Golay dès 1910 pour implanter la doctrine socialiste dans le canton de Vaud remporta rapidement quelques succès. Lors des élections communales de novembre 1913 en effet, le Parti ouvrier socialiste lausannois devint le premier parti de la capitale. Le développement du mouvement fut par la suite plus lent, mais le parti socialiste s'enracina durablement dans le paysage politique vaudois. Paul Golay quant à lui connut une longue carrière politique. Il fut député au Grand Conseil de 1917 à 1951 et il y acquit la réputation d'un orateur brillant et apprécié. Il fut par contre beaucoup moins en vue au Conseil national où il siégea de 1925 à 1942.

La « question sociale » n'est pas absente de l'œuvre d'Alice Rivaz même si elle n'en constitue pas, et de loin, l'un des axes fondamentaux. Les préoccupations sociales constituent plutôt l'un des multiples arrière-fonds des nouvelles et des livres que nous a laissés l'écrivain. Elles transparaissent parfois à travers les propos et les réflexions de ses personnages. En particulier, et c'est bien normal, lorsque le cadre de l'action se situe au Bureau International du travail où Alice Rivaz travailla de nombreuses années.

À maints endroits cependant, les crises de production, le chômage, la compétition économique entre les nations apparaissent comme des facteurs déterminants dans le malheur de l'humanité et dans la discorde des nations. Les millions de chômeurs européens, les bataillons de miséreux qui peuplent les colonies, n'apparaissent jamais en tant que tels mais sont néanmoins bien présents dans la conscience des personnages. Ils planent comme des spectres au-dessus des têtes de ces fonctionnaires internationaux bien payés, et dont la vie est faite de rapports, de résumés, de compilations d'articles. Ils sont source de fierté, car c'est une noble cause que de travailler à des analyses et des recommandations qui pourront un jour, peut-être, alléger la souffrance d'autrui, mais aussi d'abattement, car les pauvres sont si nombreux, et leurs chaînes si solides.

Lorsqu'il en est question dans son œuvre, en particulier dans *Comme le sable* et dans *Le Creux de la vague*, Alice Rivaz fait preuve d'aisance à traiter des problèmes liés aux modes de production. Elle relève fréquemment l'importance des facteurs économiques dans l'organisation générale de la société. C'est à travers le personnage d'Hélène Blum qu'apparaissent les

réflexions les plus abouties relativement aux phénomènes de surproduction ou aux causes du chômage.

Cependant, ce sont les descriptions des rapports hiérarchiques internes au Bureau International du Travail, institution dans laquelle Alice Rivaz a elle-même travaillé durant toute sa carrière, qui sont les plus intéressantes. Elle s'amuse à présenter le BIT, dont le but proclamé est de proposer des solutions rationnelles et équitables aux conflits du monde du travail, comme étant en lui-même un monde où règnent de nombreuses inégalités. Ce lieu où chacun tente d'œuvrer à la protection des travailleurs, n'est pas exempt de certaines formes d'oppression, qui bien qu'atténuées n'en sont pas mois réelles. Les différences de statuts et de rémunérations y sont très marquées, et la gestion du personnel est dictée par les variations du volume du travail à effectuer.

> Trois semaines pendant lesquelles des fonctions et des vocations sociales naissaient, tandis que d'autres mouraient. Un monsieur chauve venant du Brésil était nommé président et un délégué de Paris vice-président. Et en même temps, ce qui mourait et naissait, c'étaient des projets, des idées, de longs efforts et des inquiétudes touchant des problèmes ayant trait à certaines affaires très sérieuses du monde des hommes, des problèmes qui s'appelaient « silicose des mineurs », ou « travail des enfants dans les filatures ». Et, en même temps, des mutations n'arrêtaient pas de se succéder dans le peuple des alvéoles. Une dactylographe devenait secrétaire, une autre était renvoyée. Deux autres la remplaçaient et puis trois, quatre, dix, parce qu'il y avait tout à coup surcroît de travail — les discours succédaient aux discours, les commissions siégeaient toute la nuit — et, pendant cette période, on cueillait les sténographes dans la ville comme en automne les pommes dans les vergers de la campagne genevoise[1].

Le stress, l'insécurité du lendemain, la crainte des chefs, ce sont essentiellement des femmes qui les connaissent. Généralement cantonnées dans des fonctions subalternes, les femmes qui travaillent au BIT ont devant elles des journées longues et ennuyeuses, où le sentiment de la subordination à la hiérarchie de l'institution ne se fait jamais longtemps oublier.

> Elle avait jeté un dernier coup d'œil à la glace, puis, au vestiaire, avait enfermé son manteau dans un minuscule placard qui

---

1. Alice RIVAZ, *Comme le sable* (1946), rééd. Vevey, L'Aire, 1996, p. 115-116.

> portait son nom sur une étiquette. Car tout était étiqueté dans cette administration. Bientôt, comme disait Marion Bréat, on leur collerait une petite pancarte sur le dos avec leur nom et peut-être même un numéro. On ne portait pas encore d'uniformes, mais cela finirait bien par arriver. Déjà, Mme Fontanier vous appelait par votre nom de famille, comme des hommes au service militaire. « Rivier, foutez-moi le camp d'ici ! » Se ferait-elle jamais à ce style ? Les autres s'y habituaient, pour la plupart, car elles semblaient se faire docilement à tant de choses dans cette vie de bureau, auxquelles elle-même ne s'habituerait probablement jamais : ainsi, par exemple, à rencontrer dans les rues de la ville des messieurs-collègues qui tournaient la tête pour ne pas vous saluer, alors qu'ils vous avaient dicté un rapport le matin même, ou qui, s'ils condescendaient à s'apercevoir de votre présence, se contentaient alors d'une simple lueur intelligible de l'œil, d'un mouvement des lèvres, sans prendre la peine de lever leur chapeau, à moins que vous ne fussiez une femme mariée[2].

Même lorsqu'elles accèdent à un poste à responsabilités, comme Hélène Blum par exemple, elles doivent fournir davantage d'efforts que les hommes. Ceux-ci, Alice Rivaz les présente souvent comme étant nonchalants, vite satisfaits et paresseux, alors qu'Hélène est un bourreau de travail à qui les tâches les plus astreignantes et les plus difficiles sont fréquemment confiées.

La « question sociale », héritage paternel, se féminise chez Alice Rivaz. Dans son œuvre, les exploités sont surtout des exploitées. Alice Rivaz ne rejette nullement les idées paternelles, mais leur donne simplement une nuance différente.

Autre influence, autre marque, le pacifisme. Les idéaux pacifistes s'inscrivent peut-être dans une plus grande continuité entre le père et la fille. Même s'il convient d'user de précautions : le cadre temporel du *Creux de la vague*, ce sont les années d'avant-guerre. Que ces personnages de fonctionnaires internationaux, assez bien placés pour mesurer avec inquiétude la montée des nationalismes et de l'esprit guerrier, témoignent de la sympathie à l'égard du mouvement pacifiste est donc là aussi dans l'ordre des choses. Il est vrai pourtant qu'Alice Rivaz fréquenta elle-même les représentants du milieu pacifiste de son temps, comme son père l'avait fait à son époque.

---

2. *Ibid.*, p. 225-226.

Il est intéressant de relever que la description du local du mouvement pacifiste dans *Le Creux de la vague* constitue peut-être une forme d'hommage à son père. Cette description, au caractère presque évangélique, des motivations pacifistes rappelle beaucoup certains des articles de Paul Golay sur la nature profonde du socialisme telle qu'il la voyait. Et la parole qui occupe la place d'honneur dans ce local militant : « Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera[3] » rappelle sans conteste le titre donné par Alice Rivaz au recueil d'articles de son père qu'elle publia à la mort de celui-ci : *Terre de justice*[4].

D'autres rappels, comme des hommages à l'héritage reçu, apparaissent au fil des pages. Ainsi en va-t-il des souvenirs de jeunesse de Chatenay dans *Le Creux de la vague*, lorsqu'il se souvient avoir fréquenté la Maison du peuple de Lausanne, et assisté à des séances ou à des conférences passionnées :

> Tous croyaient qu'on pouvait et qu'on allait changer le monde, supprimer le régime capitaliste. Il suffisait pour cela de courage et de bonne volonté. Gardiol et lui avaient organisé des séances de musique pour faire connaître Beethoven, Bach, Schumann, aux jeunes ouvriers[5].

À la lecture de l'œuvre d'Alice Rivaz, il est difficile de ne pas ressentir la présence, toujours discrète il est vrai, de Paul Golay. Même si la figure maternelle est peut-être bien plus importante, plus écrasante aussi comme dans *Jette ton pain*, l'héritage paternel est néanmoins présent, notamment sous la forme d'un idéalisme humaniste tout à la fois bienveillant et exigeant.

Michel CAMBROSIO
Université de Lausanne

---

3. Alice RIVAZ, *Le Creux de la vague*, Lausanne, Rencontre, 1967, p. 159.

4. Paul GOLAY, *Terre de justice*, choix d'articles et de discours, Lausanne, Imprimeries populaires, 1951, avec un avant-propos non signé d'Alice Rivaz et une préface d'Edmond Privat.

5. A. Rivaz, *Le Creux de la vague*, p. 357-358.